

COMPTES RENDUS

Kenneth Brown, Les gens de Salé, les Slawis : traditions et changements de 1830 à 1930.- Casablanca, Préface de Mohammed Naciri, Eddif, 2001.- 322 p.

Ce beau titre est le résultat d'une recherche en anthropologie historique entreprise dans les années 60. Cette étude publiée en anglais, il y a déjà un quart de siècle n'a rien perdu de sa pertinence.

Au terme d'une longue enquête, Kenneth Brown a tenté de rendre compte de la construction d'une identité urbaine dans un contexte historique marqué par l'occupation d'Alger en 1830 et le tournant des années 1930, en adoptant une démarche particulièrement originale. Sans négliger l'exploitation des archives qui sont conservées ici et ailleurs, sans ignorer la réflexion des orientalistes sur la ville musulmane, l'auteur à l'instar de beaucoup d'anthropologues, a fait de la fréquentation des gens de Salé son terrain de prédilection.

C'est grâce à une véritable immersion dans la vie quotidienne des Slaouis que Kenneth Brown réussit à rompre l'image d'une cité repliée sur elle-même et à dévoiler la dynamique sociale qui sous-tend l'évolution rebelle au regard de l'autre. Cela suppose l'apprentissage des langues parlées et écrites (l'arabe classique, l'arabe dialectal, le berbère) par ses différents interlocuteurs et leur maîtrise pour entrer non seulement en contact avec eux mais saisir les subtilités des allusions, des nuances et des références qui alimentent la conversation. C'est indéniablement dans le dialogue que se nouent des liens d'une toute autre portée qui permettent de s'imprégner des représentations de l'autre. L'auteur a eu le bonheur de rencontrer un large éventail d'informateurs représentant les différentes couches sociales : des jeunes et des vieux, des riches et des pauvres, des gens instruits et des gens illettrés.

L'une des figures les plus attachantes de ce milieu slaoui est incarnée par Abdallah Sbihi, notable de la ville, très cultivé et qui possédait une belle bibliothèque. Kenneth Brown a su tirer profit de l'importance de ses contacts culturels. Les conversations avec les uns et les autres ont donné du sens aux différents événements qui ont marqué l'évolution sociopolitique. Autrement dit, sous l'apparence d'une société immobile, on devine une dynamique sociale à l'origine de recompositions permanentes. Quelque soit l'angle d'observation, la ville de Salé et ses habitants sont en proie à de profonds bouleversements inscrits dans une temporalité séculaire : les fondements économiques et sociaux affrontent

la réalité nouvelle induite par la pénétration commerciale européenne. L'établissement du protectorat français en 1912 ne fera que précipiter le déclin de la ville « *en tant que centre de circulation et de communication* » et accentuer sa dépendance à l'égard de la nouvelle capitale Rabat. Bien sûr, une minorité de Slaouis a su tirer avantage des conditions nouvelles en occupant les postes offerts par l'administration mais la majorité d'entre eux, composée essentiellement d'artisans, n'a cessé de rencontrer des difficultés menaçant sans cesse son niveau de vie. Le protectorat est donc synonyme de précarisation pour beaucoup de Slaouis.

Par touches successives, Kenneth Brown aborde différents thèmes de cette vie quotidienne des Slaouis qui s'inscrit d'abord dans un espace urbain ouvert autant sur l'arrière pays que sur l'océan. Le talent de l'auteur est d'offrir au lecteur non une description de géographie statique mais un tableau où sont corrélés avec intelligence les liens de complémentarité qui unissent ruraux et citadins et qui réagissent autant à la conjoncture économique et politique qu'aux impondérables climatiques. D'où un mouvement de recomposition sociale renforcé par un déploiement de stratégies familiales...C'est ce qui confère aux relations sociales, une complexité originale, soulignée par l'historiographie coloniale mais non perçue comme le pivot essentiel autour duquel s'organisent la vie quotidienne des communautés où qu'elles résident, en ville ou à la campagne.

Cette première configuration prend un autre sens quand on apprend que Salé partage et contrôle avec Rabat les rives du Bou Regreg qu'emprunte « la grande artère de l'empire ». Forte de cet environnement immédiat où s'étendent les plaines du Haouz au sud et celles du Gharb au nord, Salé acquiert une position privilégiée auprès du pouvoir central. Hors des frontières de l'empire, Salé entretient une réputation guerrière face aux incursions toujours menaçantes des navires étrangers.

Ces quelques caractéristiques ont forgé l'imaginaire des habitants de Salé, très fiers de leur cité, de son opulence, de ses métiers, de ses savants, de ses saints. Quand le pays finit par succomber aux coups du sort, avec l'institution du protectorat en 1912, la ville va connaître de nombreux changements que Kenneth Brown analyse avec beaucoup de subtilité. Mieux que personne, il a su attirer l'attention sur ce qui semble résister aux vicissitudes du temps et fait la distinction des Slaouis : un art de vivre propre aux hadar des vieilles cités du Maghreb qui ont su en préserver leurs secrets, à travers un véritable code « de savoir vivre ». Nous sommes aux sources de ce qui constitue l'identité slaouie et qui commence d'abord par l'éducation et les bonnes manières inculquées très

tôt, aux enfants. C'est au gynécée qu'incombe cette tâche particulièrement délicate et en même temps essentielle à la défense de l'ordre de la cité, d'autant plus que d'autres formes culturelles sont entrées en compétition. En effet depuis 1913, l'ouverture de l'École Française pour les fils de notables est de plus en plus fréquentée par la jeunesse slaouie. C'est dans ce nouveau creuset que l'éveil aux idées nationalistes se prépare avant de donner libre cours à son expression dans les années 1930. Et précisément, la promulgation du Dahir berbère, le 16 mai 1930 par la Résidence française, provoquera de grandes manifestations de colère. A cette occasion, les jeunes gens de Salé jouent un grand rôle dans la mobilisation de la population, en puisant dans le vivier valeurs culturelles ancestrales. Mais ce qui est nouveau, ce sont les formes modernes ou sécularisées qu'elles adoptent pour servir de levain à la contestation politique : la récitation du *latîf*, expression de la communauté musulmane, s'amplifiait d'une nouvelle signification, celle du nationalisme marocain. Là réside la principale mutation qui va s'emparer des esprits et étendre son emprise à une échelle plus large, celle de la configuration nationale. De ce point de vue, il importe de souligner la pertinence de l'approche anthropologique et tout l'intérêt de mener l'analyse hors du prisme de l'évolution linéaire. En effet, Kenneth Brown a montré par quels processus se sont élaborées et développées des pratiques sociales, des stratégies individuelles et collectives dont la dynamique interne permet de mieux comprendre la réalité sociale d'une communauté locale, en apparence immobile. Autrement dit, le changement social se situe là où l'on s'attend le moins, suivant les rythmes discontinus de ses structures.

Ces quelques réflexions sont loin d'épuiser l'originalité de ces analyses développées dans les années soixante et qui frayent la voie à un renouvellement de la recherche sur les sociétés du Maghreb, loin des stéréotypes encore en circulation. On ne peut que regretter la traduction tardive de cette solide étude.

Ouanassa Tengour